Le palimpseste de la Robinette

On comment les Fagnards ont écrit l'histoire des prisonniers de guerre italiens exploités en 1918 dans le Hertogenwald

Pierre Lannoy, chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles (Faculté de Philosophie et sciences sociales)

Le promeneur qui emprunte aujourd'hui le chemin de la Robinette apercevra, en bordure immédiate de la voie goudronnée, un petit site commémoratif comprenant un panneau de bois gravé d'une inscription, un monument en béton orné d'une sculpture en métal ainsi qu'une croix latine entourée de thuyas. Une petite allée de pierres plates permet au marcheur d'y accéder depuis la route. Nous sommes à la Croix aux Alliés, qui rappelle un épisode de la Grande Guerre. À cet endroit, des soldats italiens prisonniers des Allemands furent détenus et mis au travail forcé pour exploiter les ressources de la forêt. Quatre d'entre eux succombèrent dans ce calvaire et furent enterrés au lieu même où nous nous trouvons, comme l'indiquent à la fois le panneau à l'entrée du site et le carreau informatif fixé sur le monument de béton, quelques pas plus loin. Au-delà de la croix s'ouvre un coupe-feu qui plonge en ligne droite vers la Soor en contrebas, invisible depuis ce point.

De ce qui existait à cet endroit en 1918, il ne reste plus rien. Croix, monument, dallage et écriteaux ont été installés les uns après les autres, longtemps après les événements qu'ils rappellent. Sur ce site, les traces originelles ont donc disparu, tandis que d'autres ont été ajoutées progressivement. Il en va de même pour les textes qui ont été écrits pour raconter l'histoire de ce lieu : certains ont été oubliés au fil du temps, d'autres sont encore publiés aujourd'hui, sur papier ou sur le web. Dès lors, le site de la Croix aux Alliés, et tout autant la littérature à son sujet, peuvent être vus comme des palimpsestes, à l'image de ces parchemins du moyen-âge que les moines copistes effaçaient pour y inscrire un nouveau texte, sans que le précédent ne disparaisse totalement. En effet, le lieu tel que nous le voyons actuellement et les textes qui le décrivent sont le résultat de la superposition des activités successives de générations de Fagnards. Pour le dire encore autrement, l'histoire de ce lieu ne s'arrête pas en 1918 avec la fin de la Grande Guerre, mais se poursuit jusqu'à nos jours, se modifiant chaque fois qu'un Fagnard ajoute une «couche» à la description et à la compréhension du site.

Dans cette perspective, je suis parti à la recherche non seulement des événements qui se sont déroulés en 1918 à La Robinette, mais également des textes et des gestes qui les évoqueront par la suite, depuis l'armistice de 1918 jusqu'à nos jours. Ensuite, j'ai tenté de retracer les étapes de cette succession d'activités, longue d'un siècle, consistant à décrire et à aménager le lieu. Quelle



Illustration 1. Monument de la Robinette. (Ph. Roger Herman).

ne fut pas alors ma surprise de voir des informations disparaître puis réapparaître, des périodes d'indifférence au site succéder à des moments d'intense attention, ou encore de constater la multiplicité des motivations qui ont poussé des Fagnards à s'occuper de ce lieu! C'est cette histoire-là que raconte mon article : l'histoire de la succession et de l'entremêlement des «versions» de l'histoire du lieu écrites par des Fagnards, depuis l'arrivée des prisonniers de guerre italiens en 1918 (le tableau 1 donne la liste des publications consultées). Car, comme nous allons le voir, différentes versions des événements existent, disparaissent et resurgissent au cours du temps. Toutes ces versions sont l'œuvre de Fagnards, c'est-à-dire de forestiers, de défenseurs et de chantres de la Fagne, d'édiles des communes avoisinantes, de dignitaires locaux, de journalistes, de rédacteurs de guides ; mais si elles sont différentes les unes des autres, c'est parce que leurs auteurs vivent à des époques différentes, ont sous leurs yeux des réalités différentes, sont animés de motivations différentes et disposent de sources d'information différentes.

Reprenons donc l'histoire depuis le début, et regardons ce que les Fagnards ont écrit depuis 1918 à propos du site connu aujourd'hui sous le nom de la Croix aux Alliés, comme si nous étions à chaque fois leurs contemporains. Nous pourrons alors observer l'étonnant processus de sédimentation de la mémoire collective fagnarde, étape par étape, en suivant l'ordre chronologique de la première apparition de chaque « version ».

DATE	AUTEUR	TITRE	N°
1919	Hodiamont L.	Environs de Verviers-Spa. 70 promenades pédestres (TCB)	I
1919	Presse (divers)	Visite du ministre Ruzette à la Robinette (14 mai)	I
1919	La Meuse	Le « Vieux-Liège » à la Robinette (29 mai)	I
1919	Bonjean A.	Dans la Haute-Belgique (Bull. off. du TCB, XXV-11)	I
1920	Quairière CJ.	Compte-rendu excursion 28-29 juin 1920 (BSCFB-23)	I
1921	Presse (divers)	Transfert et inhumation des corps italiens à Verviers (16 janvier)	II
1921	Reginster G.	Excursion forestière en 1920. Première journée (BSCFB-24)	I
1922	Comhaire ChJ.	En Belgique récupérée : promenades à pied dans les régions d'Eupen, Malmédy et St-Vith (TCB)	III
1923	Bastin J. Dubois Ch.	Guide du touriste sur le plateau de la Baraque Michel et du Signal de Botrange	IV
1926	Albert Bonjean	La Baraque Michel et la Haute-Ardenne (3e édition)	IV
1928	n.p.	Guide-Führer Eupen Malmédy St. Vith	IV
1929	Hodiamont L.	Environs de Spa et de Verviers. 70 promenades pédestres (TCB)	I
1937	Angenot H.	Guide de la Fagne (1ère édition 1912)	IV
[1938]	Dubois Ch.	Comment excursionner en Fagne	IV
1939	Grégoire J.	Hautes Fagnes. Guide illustré du touriste	IV
1940	Buchet A.	Limbourg et ses Environs. Promenades historiques et archéologiques	IV
1942	Vlecken A.	Les Hautes-Fagnes. Guide scientifique, historique et pratique	IV
1947	Freyens A.	Guide de la Fagne (autres éditions 1951, 1955 et 1967)	IV
1948	Lejeune H.	Les croix de Fagne (HF, XXX-2)	III
1949	Jacob E.	Spa - Les Hautes Fagnes. Monuments et souvenirs historiques. Varia	IV
1949	Deshougnes J.	La petite histoire de la Gileppe (2 ^e édition 1971)	IV
[c.1950]	Looyen J.L.	Les Hautes Fagnes	IV
1952	Guide Cosyn	Est de la Belgique (autres éditions 1968, 1971, 1978)	IV
1952	Freyens A.	Croix nouvelles	III
1953	d'Argent Ed.	Eupen et ses environs (réédition en 1962)	IV
[1954]	Walter Fostier	Guide complet du tourisme belge. Amblève et Fagne	IV
1961	Kamp C.	Les Hautes Fagnes. Histoire d'un paysage (2° édition 1971)	IV
[1962]	Vlecken A.	Jalhay terre d'histoire et Haut lieu de Tourisme	IV
1963	Amis de la Fagne	Carte touristique du plateau des Hautes Fagnes (rééditions 1965, 1976)	III
1966	Eupener Eifel-Ar- dennen-Verein	Eupen. Führer durch die Stadt Eupen und Umgebung	IV
1969	Vilvoye J.	Soldatenfriedhof im Hertogenwald (GE, III)	V
1969	Grenz-Echo	St. Georg-Pioniere Eupen errichten Gedenkstein für russische Kriegsgefangene im Hertogenwald (12/04/1969)	VI
1969	Bronowski V.	Le Monument de la Robinette (HF, CXV-3)	VI
1971	Freyens A.	Fagne, mon pays	IV
1972	Gerhardus F.	Der deustch-belgische Naturpark Nordeifel-Hohes Venn/Eifel	IV
	Schumacker R.	Les Hautes Fagnes (A.S.B.L. Fédération du Tourisme de la Province de Liège et Parc Naturel	
1973	Noirfalise A.	Hautes Fagnes Eifel) (autres éditions 1976, 1979)	IV
1974	Gielen Viktor	Das Kreuz der Verlobten. Venn und Wald erzählen (trad. franç. 1975)	IV
1975	Amis de la Fagne	Hautes Fagnes	IV
1976	Naumann H.	Rundwanderungen Hohes Venn	III
1977	Christophe C.	Gentes villes et vieux villages en Vesdre-Hoëgne et Plateaux. Guide touristique	IV
1977	Bronowski V. Collard R.	Le Plateau des Hautes Fagnes (édition revue en 1993 ; 3° édition en 2007)	VII
1978	Caspers N. Kremer B.P.	Das Hohe Venn. Europäische Landschaft in Deutsch-Belgischen Naturpark	IV
1983	Guide Cosyn	Est de la Belgique (5º édition)	III
1984	Mathée W.	Wanderfibel Hohes Venn	IV
1985	Gielen V.	Geliebtes Hohes Venn.	IV
1992	Groulard J.M.	La Croix aux Alliés, au chemin de la Robinette (HF, 206-2)	V-VII
1994	Fondation Roi Baudouin	Autour de Limbourg, La Gileppe, Baelen	IV
1994	Artis-Historia	Hautes-Fagnes joyau fragile	IV
1994	Mathée W.	Das Hohe Venn. Ein heimatkundlicher Führer zu den natur- und kulturgeschichtlichen Denkmälern	III
			IV
1994	Wendt Ch.	Das Hohe Venn. Wandern mit offenen Augen	IV

DATE	AUTEUR	TITRE	N°
1997	Nailis D.	Vennfieber. Pfade durchs Hohe Venn	IV
1998	Hauglustaine A. Klinkenberg M. Meesen C.	Mémoire de Baelen-Membach	VII
1998	de Moor P. Decreton J.	Les Hautes Fagnes	VII
2002	Metz G.	Hohen Venn. Wandern und Erkunden. Mit Sonderteil Gedenkkreuze im Venn	V
2003	Herman R. Groulard J.M.	Croix aux Alliés (HF, 249-1)	VI
2005	Metz G.	Hohen Venn & Umgebung. Wandern und Erkunden (Band 2)	IV
2007	Naumann H.	Das Hohe Venn. Ein heimatkundlicher Wanderführer zu natur- und kulturgeschichtlichen Sehenswürdigkeiten	III
2009	Grenz-Echo	Denkmal auf "Russenfriedhof" im Hertogenwald wird 40 (10/11/2009)	I-IV-V
2009	Baelen	Programme communal de développement rural	VII
2010	SPW-DNF-Verviers	Panneau informatif sur site	I
2012	Vandergore	La Croix aux Alliés (GEOCACHING) [web]	I
2013	Bedeur M.	Verviers 1914-1918	II
2015	Ville de Verviers	Liste des combattants guerre 14 18	II
2016	Remy M.	Le quatrième homme (HF, 304-4)	II
2017	Frinck-Le Fagnard	Croix aux Alliés (Baelen) - Wikimedia Commons [web]	I
2018	Wikivoyage	Hautes Fagnes [web]	VI
?	Mini-Ardenne	Croix aux Alliés [web]	VII
2021	Parc Hautes Fagnes Eifel	Aire de bivouac de la Bergerie [web]	IV

Tableau 1. Liste des textes consultés, par ordre chronologique de leur publication. La dernière colonne indique la version présentée par chacun (ces versions sont détaillées dans la suite du texte). Les références mentionnées en bleu sont des sites web¹.

1. Ont été exclus de cette liste les ouvrages suivants, consacrés aux territoires annexés par la Belgique suite au Traité de Versailles de 1919 (cantons d'Eupen et de Malmédy), parus dans l'immédiat après-guerre, car la partie occidentale du Hertogenwald n'est en principe pas concernée, même si certains sites inclus dans cette dernière y figurent néanmoins (mais aucun ne mentionne le site de La Robinette): Lucien Colson, Malmedy et les Territoires Rétrocédés (Liège, Joseph Olivier, 1920); Jozef Langohr, A notre frontière de l'Est: Moresnet, Eupen, Malmedy, Saint-Vith (Liège, Demarteau, 1920) et Autour de Limbourg-sur-Vesdre: son nom, son passé, son domaine, la contrée dite de langue allemande, le Nord-Est de la province de Liège, Moresnet neutre, le pays d'Eupen, etc. (Tongres, Collée, 1920); Léon Fredericq, En Nouvelle-Belgique. Guide du promeneur et du naturaliste dans le district de Malmedy (Bruxelles, J. Lebègue, 1923).

Vivre à côté de prisonniers. Quelques témoignages disponibles (ou qui auraient pu l'être)

Le moment de l'arrivée des prisonniers italiens dans le Hertogenwald correspond à l'interdiction pour tous les habitants et forestiers de s'y rendre. Nous le savons notamment par le témoignage d'un habitant de Verviers, Charles Liégeois. Celui-ci avait pu constater que les Allemands, depuis 1916, exploitaient des prisonniers de guerre russes pour l'abattage et le transbordement de ces énormes quantités d'arbres. On appelait d'ailleurs « Pont des Russes» le pont que ces prisonniers avaient construit en 1916 au-dessus de la Vesdre pour permettre le passage des trains remplis de bois venant de la forêt et prenant la direction de la scierie de Perkiets. Le dimanche 30 décembre 1917, il recopie dans ses cahiers l'avis affiché ce jour-là dans les rues de Verviers : un arrêté interdit aux civils l'accès à la forêt du Hertogenwald et l'enlèvement des bois à partir du 1^{er} janvier 1918, et ordonne aux personnes, gardes et autres, occupant les quelques habitations dans la forêt d'évacuer et de remettre leurs clés à l'autorité allemande. Exactement un mois plus tard, le 30 janvier 1918, Charles Liégeois écrit : « Actuellement, ce sont des prisonniers italiens qui travaillent pour les allemands dans l'Hertogenwald»¹. Ils ont remplacé leurs prédécesseurs russes, rapatriés dans les camps en Allemagne du fait des négociations de paix entamées depuis décembre 1917 entre l'Allemagne et la Russie (qui déboucheront le 3 mars 1918 sur la signature du traité de paix de Brest-Litovsk). Dans ce cadre, l'état-major allemand ordonnait officiellement le 10 janvier 1918 que les prisonniers russes détachés sur le front ouest soient rapatriés dans des camps en Allemagne et remplacés par des prisonniers d'autres nationalités, qui seront principalement des Italiens².

Ces derniers sont tous des soldats qui furent capturés par les Allemands et les Autrichiens Îors de la bataille de Caporetto, qui fit rage du 24 octobre au 12 novembre 1917. Restée neutre jusqu'en mai 1915, l'Italie engagea d'abord la guerre contre la seule Autriche-Hongrie. Mais, par suite de l'entrée en guerre de la Roumanie et sous la pression de ses alliés de l'Entente, elle déclara la guerre à l'Allemagne le 28 août 1916. En octobre 1917, des troupes allemandes sont envoyées dans les Alpes juliennes pour prêter main forte à l'armée austro-hongroise qui souhaite porter un coup décisif à son adversaire italien. La victoire des deux alliés germaniques est triomphale : les Italiens sont repoussés jusqu'au fleuve Piave, à proximité de Venise, et perdent près de 300.000 soldats faits prisonniers. Un accord entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, annoncé dès le 9 novembre 1917, prévoit alors que la moitié des captifs sera envoyée en Allemagne. Quelques semaines plus tard, 22 commandos de prisonniers italiens comptant 500 hommes chacun sont expédiés en Belgique et France occupées3. Un détachement est envoyé dans le Hertogenwald, sans doute au début de janvier 1918. Le premier décès d'un prisonnier italien, Vincenzo Mesiti, y surviendra dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918. Le séjour de ses camarades d'infortune s'v prolongera jusqu'à l'armistice, à l'exception de trois autres d'entre eux que la mort frappera également.

Des rives du Tagliamento aux berges de la Soor

Le document allemand original attestant du décès de **Vincenzo Mesiti**, conservé dans les archives de la commune de Goé, est particulièrement intéressant. Il fournit une série de renseignements très précieux pour reconstituer le parcours du défunt. Il précise que l'Italien est né le 27 novembre 1889 à Siderno Marina en Calabre, sur les rives de l'Adriatique, et qu'il est un soldat appartenant au 3^e bataillon de bersagliers cyclistes, dans une compagnie de mitrailleurs. Il donne également la date et le lieu de sa capture : le 29 octobre 1917 à Fagagna.

À cette date, le bataillon de Mesiti est engagé dans des opérations périlleuses visant à couvrir la retraite de la 2e Armée italienne en déroute. Le front italien tenant les crêtes montagneuses des Alpes juliennes a été enfoncé quelques jours plus tôt, le 24 octobre 1917, dans le secteur de Caporetto (actuellement Kobarid, en Slovénie). Depuis l'entrée en guerre en mai 1915, le Commandement Suprême de l'armée italienne avait ses quartiers à Udine, la capitale de la région du Frioul située sur la rive droite du Tagliamento. De l'autre côté du fleuve s'étend la plaine vénète, qui mène jusqu'à Venise et ouvre la route vers Milan. Mais le 27 octobre 1917, sous la pression du reflux de ses armées, le général Cadorna décide de quitter Udine et part s'installer à Trévise. Le lendemain matin, 28 octobre, les premiers détachements allemands sont en vue des portes orientales de la ville, sur la rive gauche de la rivière Torre, qu'il leur faut traverser. Depuis le 24 octobre, leur avance est fulgurante. Le général Albert von Berrer, commandant le 51° Corps d'Armée allemand, se porte en automobile aux avant-postes, espérant capturer Cadorna en personne (il n'est pas encore informé de son départ d'Udine). Téméraire et gonflé de confiance, il franchit le Torre mais, mal renseigné, il est pris sous le feu d'un détachement italien à l'entrée du bourg de San Gottardo. Cinq hommes du 3e bataillon de bersagliers cyclistes tirent sur ce véhicule ennemi, et abattent von Berrer. Le sergent Giuseppe Morini, qui commande cette patrouille avancée, fera la une des journaux italiens dans les jours qui suivent ; en effet, tuer un général ennemi n'est pas un événement anodin. Parmi les hommes qui accompagnaient Morini se trouvait peut-être Vincenzo Mesiti ; ou peut-être était-il une centaine de mètres en retrait, avec le reste du bataillon. Après avoir emporté les précieux documents du général et averti leur hiérarchie, les bersagliers enfourchent ensuite leurs bicyclettes et refluent au nord-ouest d'Udine pour attaquer les avant-gardes austro-hongroises dans le secteur de la bourgade de Fagagna. Leur objectif est de retarder le franchissement du canal du Ledra qui forme un obstacle naturel dans la direction du Tagliamento.

Dans la matinée du 29 octobre, le bataillon de Mesiti quitte ses positions au nord de Fagagna et se replie au sud de la localité au-delà du canal, rejoignant les unités d'infanterie italiennes en retraite qui, arrivées le jour même dans le secteur, ont pour ordre de résister sur la ligne formée par le chenal. Parmi celles-ci se trouve notamment le 228° régiment d'infanterie, auquel appartient un soldat dénommé **Luigi Brunelli** - il mourra le 20 octobre 1918 dans le Hertogenwald. Dans l'après-midi, des patrouilles du 3° bataillon de bersagliers cyclistes tentent des contre-attaques et s'efforcent de faire barrage à l'avancée ennemie, tout au moins aux issues des lieux habités. Mais la puissance de feu des détachements allemands du corps d'armée Stein, centrée sur le secteur de Fagagna, est largement supérieure. Le bersaglier Vincenzo Mesiti tombera aux mains de ses ennemis ce 29 octobre 1917, à quelques kilomètres de la rive du Tagliamento, vers laquelle s'enfuient depuis des jours des dizaines de milliers de soldats italiens. Trois mois plus tard, dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918, il meurt d'épuisement au camp de prisonniers de Béthane et est enterré le 2 février près des baraques de la Bergerie dans le Hertogenwald, comme le consigne l'acte de décès dressé par l'autorité allemande (« Mesiti ist in den Nacht von 30-31.I.1918 im Gefangenenlager Bethane b/ Dolhain (Belgien) am Entkräftigung gestorben. [...] beerdigt bei baracken Schafstall Hertogenwald (Belgien) am 3.II.18, grab nr 1»).

Le lendemain de la capture de Mesiti, les troupes allemandes et austro-hongroises débordent Fagagna et atteignent par le nord Codroïpo, la dernière localité avant le pont de chemin de fer qui franchit le Tagliamento. Au sud de la localité, les soldats italiens du 239° régiment d'infanterie poursuivent la résistance, tout en se repliant. Ils défendent le village de Bertiolo, à 5 kilomètres de Codroïpo. Vers 13 heures, une forte explosion se fait entendre : le pont de Codroïpo vient de sauter. La vague ennemie est irrésistible, le chaos italien est à son comble. À la nuit, la 26° division allemande (celle que commandait von Berrer) est devenue maîtresse de Codroïpo, et fait le compte de son immense butin de la journée : 15.000 prisonniers italiens. Parmi eux se trouve **Augustino Carminati**, soldat du 239° régiment d'infanterie. La date et le lieu de sa capture figurent sur l'acte de décès dressé à Béthane le 31 octobre 1918 par l'autorité allemande. Capturé le 30 octobre 1917 au cœur de la tourmente, il s'éteignait le 30 octobre 1918 au cœur du Hertogenwald, emporté par la grippe espagnole.

Le 31 octobre 1917, les dernières troupes italiennes franchissent le Tagliamento, font sauter derrière elles les ponts encore debout, empêchant leurs ennemis de franchir le fleuve dans la foulée. C'est ce jour-là que les derniers éléments des 137° et 138° régiments d'infanterie italiens abandonnent la tête-de-pont de Ragogna sur la rive gauche du fleuve, qu'ils tentaient courageusement de tenir depuis quelques heures, en vue de protéger les dernières évacuations par le pont de Pinzano. Constantino Capozzi comptait parmi les fantassins du 137°. Il sera enterré le 11 février 1918 dans la tombe n°2 du cimetière de la Bergerie dans la forêt de Hertogenwald, comme le consigne l'acte de décès dressé par la commune de Membach.

Trente kilomètres séparent Ragogna et Codroïpo; et Fagagna se situe environ à mi-chemin entre les deux localités. C'est dans ce petit périmètre longeant la rive gauche du Tagliamento, où s'amoncelèrent en quelques jours des milliers de soldats en déroute, que furent capturés les quatre hommes que la mort réunira, quelques mois plus tard, dans le petit cimetière d'un camp forestier situé aux abords de la Soor.

Sources : Colonel Conquet, *La bataille de Caporetto dans le cadre des opérations sur le front italien*, Paris, Plon, 1936 ; Paolo Gaspari, *La battaglia del Tagliamento*, Udine, Gaspari, 1998 ; Giorgio Seccia, «Udine, 28 ottobre 1917 : un episodio della Grande Guerra», *Storia Militare*, 223, 2012, pp.38-45 ; Fabio Saksida, «Capolinea San Gottardo : la morte del generale Albert von Berrer», *Difesa Online*, 27/02/2018 (https://www.difesaonline.it/news-forze-armate/storia/capolinea-san-gottardo-la-morte-del-generale-albertvon-berrer).



Illustration 2. Vue du couvent des Pères Adorateurs du Saint Sacrement, bâti en 1913, au lieu-dit Garnstock à la sortie d'Overoth. La frontière avec la Prusse se situe quelques dizaines de mètres audelà du bâtiment (carte postale, Edit. Maison J. Becker, Membach; s.d., non circulée, coll. de l'auteur).

L'expulsion des forestiers et l'interdiction de pénétrer dans le Hertogenwald avait pour but d'éloigner les témoins potentiels du travail de destruction de la forêt qui allait s'intensifier en ce début d'année 1918, en vue de la grande offensive de printemps planifiée par l'état-major allemand. On comprend dès lors que les témoignages directs soient fort rares.

Le seul dont nous avons trouvé trace attestant d'un contact personnel avec les prisonniers italiens est celui des religieux de l'ordre des Adorateurs du Très Saint Sacrement, dont le nouveau couvent, bâti en 1913, était situé entre Overoth et Eupen, «près de la frontière» et « assez éloigné du village de Baelen », au lieu-dit Garnstock⁴. Un membre de cette modeste communauté monastique, formée en 1918 de neuf frères et de deux élèves en juvénat, porta un secours spirituel aux prisonniers italiens détenus dans le Hertogenwald, comme en atteste le rapport rédigé en 1919 au sujet des événements de la guerre : « Un de nos pères, connaissant l'italien, était autorisé chaque dimanche par l'autorité allemande à aller célébrer la Sainte Messe et prêcher aux soldats italiens prisonniers, cantonnés dans les bois de Mospert et de Ternel (entre Raeren et Eupen - Allemagne) »5. Malgré son caractère succinct, ce témoignage indique, si la localisation mentionnée est exacte, que les prisonniers italiens furent logés en différents secteurs du Hertogenwald, et pas uniquement dans celui de Roubrouck, où se trouvait le camp de La Robinette.

Il est absolument certain que d'autres Fagnards furent les témoins immédiats de la présence des Italiens. «Les récits des habitants de Jalhay nous ont édifiés sur les privations et les sévices qu'ont dû subir ces malheureux», écrit ainsi Louis Hodiamont en 1919, attestant que la population assistait à diverses scènes dans lesquelles les prisonniers étaient impliqués⁶. Le récit d'un événement survenu à Dolhain, relaté après la guerre, indique l'existence d'autres formes de contact : on peut lire en effet dans les pages du quotidien L'Union libérale de Verviers du 17 janvier 1921 qu'un prisonnier italien « malheureux, miné par la maladie, avait été envoyé à Dolhain et y était tombé en défaillance. Brutalisé, accablé de coups, il dut se relever et faire à pied les huit kilomètres qui le séparaient du camp. Le lendemain, il était mort ». En d'autres mots, il devait exister à Dolhain un lazaret où les chiourmes allemandes envoyaient les prisonniers souffrants, les habitants étant donc en situation d'assister à ces transferts7. De ces témoignages trop brefs, on peut néanmoins penser qu'au moins quelques-uns des prêtres, bourgmestres ou médecins des localités avoisinantes (Baelen, Goé, Membach, Jalhay, etc.) furent en contact direct avec les prisonniers italiens, comme avec les Russes qui les précédèrent. Ainsi, le 2 février 1918, à 10 heures du matin, Auguste Peutat, échevin et officier délégué de l'état-civil de la commune de Goé, complète l'acte de décès de Vincenzo Mesiti, soldat italien «prisonnier de guerre au camp de Béthane», dont le corps «a été enterré à la bergerie dans l'Hertogenwald tombe n°1 ». Alphonse Goor, bourgmestre de Membach, devait également être informé du calvaire des Italiens, même s'il dressera les actes de décès de Capozzi et de Brunelli après l'armistice et le départ définitif des Allemands, à savoir le 4 décembre 1918 en présence des gardes-chasse Dominique Houbie et Emile Lemlyn8. Mais à ce jour aucun autre document ou récit de ces témoins assermentés n'a pu être découvert.

De son côté, la scierie de Perkiets, construite par les Allemands, formait un site particulièrement visible pour des yeux extérieurs, vu son caractère gigantesque. Située sur la route menant d'Eupen à Dolhain en bordure de la Vesdre, elle constituera un lieu de contact entre les civils belges et les prisonniers de guerre. Plusieurs récits en attestent. Dans un article de presse paru en janvier 1921 relatant le calvaire des prisonniers italiens, on lit par exemple ceci : les Allemands «s'efforçaient à Perkits [sic] d'écarter des captifs affamés et livrés aux rigueurs du climat, les secours en vivres et en vêtement que l'on tentait de leur apporter et il fallait pour y réussir, tromper une implacable surveillance »9. Autrement dit : la population fagnarde portait assistance aux prisonniers, et usait pour cela de tous les moyens disponibles, comme cela fut le cas en de nombreux autres lieux où étaient détenus des prisonniers de guerre alliés¹⁰. Toujours en 1921, on pouvait lire dans le Bulletin de la Société Centrale Forestière de Belgique le récit de G. Reginster, Garde général des Eaux et Forêts à Dolhain, relatant ce qu'il avait pu observer en 1918 : « C'est à la scierie de Perkiets que se consommait le crime de l'étranger, c'est là que des mains sacrilèges transformaient les sapinières de l'Hertogenwald en bois de tranchées ; c'est là enfin que, nuit et jour, les jurons des vendus se mêlaient aux plaintes des prisonniers italiens et aux bacchanales des rustres teutons »11. Un autre observateur, resté anonyme, fournira également une description détaillée de la scierie de Perkiets qui sera publiée en 1918 dans la presse belge en exil, mais qui mentionne uniquement la présence de prisonniers russes, logés entre Membach et Eupen «dans le château appartenant antérieurement au Roi»; ainsi, il est fort probable que ce texte fut rédigé en 1917 et qu'il fallut plusieurs mois pour qu'il parvienne à Amsterdam ou au Havre, où étaient établis les bureaux de rédaction des journaux qui le publièrent¹².

Enfin, d'autres témoins auraient pu parler des prisonniers de guerre exploités à Perkiets, mais ils ne le firent pas, pour des raisons qui resteront à jamais ignorées. L'inspecteur des eaux et forêts Julien Pollet (chef de service à Verviers) présentera une chronologie très détaillée de l'exploitation du Hertogenwald dans un long article publié dans le bulletin d'octobre 1919 de la Société Centrale Forestière de Belgique; mais malgré la précision de son récit, on n'y trouve aucune mention de la pré-

sence de prisonniers de guerre durant cette période¹³. De même, on peut penser que l'abbé Henri Géron, curé de Goé (de 1903 à 1928), ne resta pas insensible au sort des prisonniers de guerre exploités dans la forêt, car outre le fait qu'il fut indubitablement informé de leur présence, les paroissiens ont souligné «la conduite patriotique de leur curé pendant la guerre 1914-1918 »14. Cependant, à notre connaissance, il n'a laissé aucun récit de cette période. Un autre témoin présumé est Jean Dohm (1879-1962), cultivateur à Overoth, qui, en 1915 et en 1916, fut contraint par l'autorité allemande d'amener régulièrement son cheval dans le Hertogenwald pour y traîner les grumes jusqu'à la scierie de Perkiets. Mais il est probable que les Allemands cessèrent cette pratique à partir de 1917, lorsque le chemin de fer à voie étroite fut suffisamment étendu à l'intérieur du massif forestier. C'est peutêtre ce qui expliquerait que les mémoires de Jean Dohm ne mentionnent pas la présence de prisonniers russes ou italiens à Perkiets, mais uniquement celle de civils belges, les «vendus» dont parlait Reginster¹⁵.

Ces «travailleurs à la solde de l'ennemi» sont également les seuls personnages que l'on retrouve, à côté des Allemands, sous la plume d'Albert Bonjean (1858-1939), l'avocat verviétois qui chantait haut sa région, et qui en 1912 avait fondé la Ligue de Défense de la Fagne. Dans son roman La vieille Barnabé publié en 1938 mais rédigé sous l'occupation, la scierie de Perkiets et le réseau des «rails serpentant comme des couleuvres le long des sousbois» sont au cœur du drame qui va frapper un Fagnard patriote, dénommé Colas Gervais. Enfant du pays, braconnier et vendeur de champignons à la bonne saison, il observait l'ouvrage dévastateur des Allemands au cours de ses randonnées avec son fidèle chien Hussard : « Un court et grêle sifflet de locomotive, qui fit dresser les oreilles à Hussard, strida là-haut dans la direction de Hestreux. C'était le décauville de l'étranger qui, ses wagonnets chargés de grumes, descendait, avec un tapage de ferrailles, la côte de Mefferscheid. Un peu plus loin, tout en bas, à Perkiets, le petit train atteignait la scierie que les Allemands avaient installée au pied des pineraies. Quel spectacle! Membach, ce nid de verdure, devenu semblable à un terril de charbonnage, sinon à une exploitation, grise de poussière où se pressaient, entremêlés, hangars, cheminées, tubulures. Une locomotive! ... ». Mais le Fagnard, écœuré par l'avis réquisitionnant tous les chiens affiché un jour d'octobre 1917, blessé par «chaque coup de cognée qu'il entendait résonner, du Brand au Hasebuch, de Dreyborn à Mefferscheid» et exaspéré par l'écho quotidien du «sifflet de la petite locomotive qui déchirait l'air sur le plateau de Hestreux, avant la descente, vers la scierie de Membach», bouta le feu à la forêt durant une nuit du mois suivant, « pour qu'elle ne servît point à l'ennemi ». L'incendie ravagea «un quart de l'Hertogenwald» et calcinera plusieurs baraquements, emportant les hommes, «Prussiens et vendus», qui y logeaient. Cachés une nuit par un certain notaire Malvaux (Bonjean était avocat...), Gervais et son complice s'en allèrent ensuite subrepticement, en compagnie d'une femme que tout le monde considérait comme folle, la veuve du bûcheron Barnabé, dont les trois fils était tombés l'un après l'autre sur les champs de bataille belges; quelques jours plus tard, elle venait apprendre au notaire, alors qu'il recevait chez lui les forestiers Pollet et Reginster (personnages réels, donc, mobilisés dans ce récit imaginaire), que les incendiaires patriotes étaient parvenus en Hollande et étaient « en route pour le front ». Mais point de prisonniers russes dans ce roman - qui

pourtant étaient bien présents à Perkiets en 1917 et dont Bonjean devait connaître la présence, lui qui fut par ailleurs un membre actif de la section verviétoise du Comité national de Secours et d'Alimentation durant la guerre. Quant aux prisonniers italiens, ils n'avaient pas encore été amenés, à cette date, au cœur de «*l'Hertogenwald envahi et souillé par l'étranger*»¹⁶.

Quoi qu'il en soit, ces différents témoignages démontrent que, tout au long des années du drame, les Fagnards, habitants et forestiers, formèrent une attentive assistance, dans le double sens du terme «assister» : ils virent de leurs yeux et aidèrent de leurs mains les prisonniers exploités dans la forêt domaniale. Malgré cette évidence, ceux qui couchèrent leurs observations sur le papier furent trop peu nombreux, et les récits qu'ils ont laissés trop lacunaires, pour que s'établisse, au lendemain de la guerre, un récit consolidé de ces événements dont les prisonniers italiens furent les protagonistes. Les plumes d'après-guerre donneront dès lors naissance à diverses versions de cette histoire.

À suivre...

- 1. Charles Liégeois, Verviers pendant la Guerre 1914-1918. Ephémérides décennaires du Journal Le Jour, Verviers, Nautet-Hans, s.d. [après 1928], p. 507.
- 2. Heather Jones, *Violence against Prisoners of War in the First World War. Britain, France and Germany*, 1914- 1920, Cambridge, 2011, p.177. Le témoignage du brigadier honoraire F. Letocart situe le départ des prisonniers russes à «fin 1917» (M. Lambou & J.-M. Groulard, «Le chemin de fer «Trans-Hertogenwald»», *Hautes Fagnes*, 205/1, 1992, p. 18).
- 3. Pierre Lannoy, «De Caporetto à Robermont. Les itinéraires des prisonniers de guerre italiens en Belgique pendant et après la Première Guerre mondiale», Revue belge d'Histoire contemporaine, LI, 2021, 4, pp. 68-75.
- 4. André Hauglustaine, Camille Meessen, «Garnstock», *Baelen-Membach à travers les âges*, s.d., https://www.baelen.be/loisirs/histoire/baelen-a-travers-les-ages/garnstock (consulté le 19/12/2021).
- 5. Archives de l'État, Archives des Diocèses. Rapports de Première Guerre Mondiale. Inventaire BEA0550/D1004. Diocèse de Liège Baelen, Couvent des Religieux du Très Saint Sacrement à Baelen-sur-Vesdre Rapport du couvent, p. 8.
- 6. Louis Hodiamont, «38° promenade. De Verviers à Jalhay», in Touring Club de Belgique, *Environs de Verviers-Spa. 70 promenades pédestres*, Bruxelles, L'Imprimerie Moderne, 1919, p. 271.
- 7. C'était une pratique courante, comme l'attestent d'autres cas que nous avons pu documenter (Pierre Lannoy, op. cit., p. 81).
- 8. Dominique Houbie, né en 1868, fut un des fondateurs de la Fanfare Saint-Joseph de Membach. Avec elle, le 1^{er} décembre 1918 (trois jours avant de signer les actes de décès des défunts italiens), il marche en musique de Membach jusqu'au centre d'Eupen, en honneur du 15^e régiment des Hussards britanniques qui foulent pour la première fois le sol allemand.
- 9. L'Union libérale, 17 janvier 1921.
- 10. Pour d'autres exemples, voir Pierre Lannoy, op. cit., pp.81-83.
- 11. G. Reginster, «Excursion forestière en 1920. Première journée. L'Hertogenwald belge», *Bulletin de la Société Centrale Forestière de Belgique*, Vol. 24, 1921, p. 520.
- 12. Texte identique publié dans L'Echo belge (19 avril 1918) et Notre Avenir (20 mai 1918).
- 13. Julien Pollet, « Contribution à l'étude des dégâts des Boches dans nos bois. I. Hertogenwald», *Bulletin de la Société Centrale Forestière de Belgique*, Vol. 22, 1919, pp.311-326. Pour son action pendant la Grande Guerre, Pollet fut nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold le 25 juin 1919.
- 14. Arsène Buchet, *Monographie historique de Goé-lez-Limbourg*, Première partie, Verviers, Leens, 1961, p. 111.
- 15. «Mémoires de Jean Dohm. La vie à Baelen durant la grande guerre 1914-1918», *Mémoire de Baelen-Membach*, V, 2000, pp. 84-86.
- 16. Tous les extraits proviennent d'Albert Bonjean, *La vieille Barnabé*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1938.

Hautes Fagnes, 2022-2